

Nobles sires, gentes dames, sublimes et admirables,  
Beaux parleurs de taverne, buveurs infatigables,  
Boute-en-train de fortune, conquérants de comptoir,  
Plus riches de leurs chants que de leur moindre espoir,  
Esprits vifs ou railleurs, hâbleurs, cœurs de vacarme,  
Plus prompts à vider vins qu'à courtiser leurs dames,  
Amis venus d'ici comme du Mexique en liesse,  
Portant dans leurs regards le soleil et l'ivresse,  
Rieurs, flâneurs, rêveuses, joueuses, charmeurs,  
Chasseurs, danseuses, viveuses, belles âmes du soir -  
Bonsoir.

Faites halte un instant - écoutez sans détour,  
Je vais dire à présent le conte de ce jour :  
La geste d'un chevalier tel qu'on en voit fort peu,  
Qui porte en son grand cœur vaillance et courage. C'est que  
Cet homme au rire haut, ce gaillard rubicond,  
Aussi large en festins que généreux en dons,  
Fidèle à ses amis, solide dans l'effort,  
Aussi droit dans l'honneur qu'indulgent dans ses torts,  
Oui, ce soir, devant vous, sans trembler, sans appel,  
Par serment solennel engage l'essentiel,  
Et joint son fier destin à sa dame sans pareille,  
Ayant trouvé trésor - qu'il protège et surveille.

Mais sous tant de vertu, sous l'éclat de ce soir,  
Se cache un autre chant... bien moins fait pour la gloire...  
Car le bougre, ma foi, a hanté les comptoirs...  
Dans les bas-fonds obscurs, au détour des trottoirs,  
Son nom se susurrerait, comme un sombre grimoire,  
Un souffle, une rumeur, un frisson dans le noir,

Et lorsque résonnait son pas dans les couloirs,  
On fuyait sans un mot, on fermait les pressoirs,  
On retirait les verres, on baissait les regards :  
« Gauvain... » murmurait-on... « Gauvain est là ce soir... »

Ah ! qu'avons-nous vécu - moments d'anthologie,  
Chanté, dansé, bu sans compter nostalgies,  
Trinqué dans maints relais dont les murs, en mémoire,  
Gardent encor l'écho de nos nuits sans victoire,  
Défait quelques marauds qui cherchaient nos querelles,  
Et festoyé sans fin à des tables éternelles,  
Dévoré des banquets dignes des rois d'antan,  
Où ton rire éclatait, vaste, retentissant,  
Et plus d'un cabaret, du seuil jusqu'à son âtre,  
Se souvient de ta voix, de ton verbe folâtre,  
Car oui, nous avons vécu - sans prudence et sans loi,  
Et forgé nos souvenirs dans le feu et l'émoi.

Mais un feu sans foyer n'est que flamme qui détruit.  
Or le sort, ce soir-là, changea toute sa vie.  
Au festival d'été, sous les chants et les feux,  
Deux regards s'attachèrent - et le monde en fut deux.  
Ils échangèrent mots, promesses et chemins,  
Puis Montmartre, un soir clair, les unit de ses mains.  
Elle venait de loin, des terres du Mexique,  
Où le jour est de braise et la nuit électrique,  
Ayant franchi les mers, défié les horizons,  
Sans savoir qu'en ces lieux s'écriraient ses saisons.

Amigos de mexico no se preocupuen, su barco ha encontrado buen puerto,  
Y en esta tierra que la abraza, vivirá feliz sin olvidar su suelo.

Elle tempéra son feu, et sut même le contraindre,  
Mais guida son élan sans jamais le restreindre.  
Elle prépare souvent ces festins généreux  
Où tacos et mezcal font briller tous nos yeux.  
Et soudain, sous son rire, le repas devient jeu,  
Puis la nuit nous emporte en tourbillons joyeux.  
Car ces deux-là, ma foi, du jour jusqu'à l'aurore,  
Étaient faits pour s'aimer - s'aimer jusqu'à la mort.

Mais toute alliance, entre deux nobles maisons,  
A ses droits, ses devoirs... et quelques permissions,  
Et si l'on jure au jour prestance et majesté,  
La nuit a d'autres lois qu'il faut bien honorer,  
Et chacun sait qu'un preux, si grand soit son renom,  
Ne laisse point ternir l'éclat de son blason,  
Car tout bon chevalier, pour goûter au bonheur,  
A besoin d'une main qui fourmille d'ardeur,  
Qui sait, quand vient le soir, avec habileté,  
Sans jamais hésiter... astiquer son épée.

Compagnons, demoiselles, mesdames - levez-vous,  
Levez vos verres bien haut - et tenez-vous debout,  
Voici qu'enfin s'achève le récit d'entre nous,  
Et qu'un autre commence, bien plus vaste et plus doux.

Mon cher ami. Mon immense ami. Mon capitaine. Mon frère.

Que répondrons-nous quand le monde vacillera ?  
Quand gronderont les vents, quand tomberont les rois ?

Que répondrons-nous quand les routes se perdront ?  
Les pas sans direction, les plaines sans horizon,  
Ce doute qui s'insinue et gagne tous les fronts,

quand il faut avancer, sans appel ni clairon ?

Que répondrons-nous quand ce sera l'heure des loups  
Et des boucliers fracassés, des hommes à genoux,  
Et des fleurs qui repoussent avec fragilité  
Sur l'autel de la guerre et de l'absurdité ?

Que répondrons-nous quand tout semblera céder,  
Quand le temps, lent et sûr, viendra tout emporter,  
Et qu'il faudra tenir, tenir encore, tenir toujours,  
Même lorsque la nuit dévorera le jour.  
Que répondrons-nous aux ombres du passé ?  
Nous répondrons ceci : aimez-vous. C'est bien assez.